

Libretto

RAPHAËL KRAFFT

PASSEUR

Libretto

© Libella, 2017.
ISBN : 978-2-36914-829-6

Lundi 28 septembre 2015, Gorges du Loup

Aux confins de gorges traversées par une route sinueuse, je découvre un chalet. Il donne sur la montagne. Dans le lit de la rivière en contrebas, l'eau est grise, troublée par une fin de saison orageuse. Sur la départementale qui sépare la maison du torrent ne passent de voitures que le matin et le soir, vers et de retour de la ville où travaillent Hubert, mon hôte, et ses voisins invisibles.

On accède à la maison par un chemin de pierre. Le portail, rouillé, est figé dans le sol de n'avoir jamais été fermé. La terrasse est un assemblage de planches rongées par le soleil et la pluie. On la traverse en funambule avant d'atteindre une porte-fenêtre aux vitres opaques qui tient lieu d'entrée sur la pièce à vivre. Là, sur la gauche, un vieux piano endormi, encombré de réclames et de courrier toujours cacheté, rappelle aux intimes le temps pas si lointain où Hubert partageait sa vie avec Keiko, une Japonaise rencontrée vingt ans plus tôt sur le parking de l'école Freinet, à Vence. La pièce

porte l’empreinte de son absence, poussiéreuse, en désordre. Aux murs, kilims, poteries, souvenirs de voyage. Orientaux, luxueux pour certains. Afghans pour la plupart.

Chaque nouveau visiteur – et il en vient nombreux – s’émerveille du panorama, l’embrasse de gestes amples quand, installé dans un fauteuil sur la terrasse chancelante, il attend que Saddam, un Tunisien de vingt-quatre ans échoué ici depuis des mois, lui serve le thé rituel. Saddam est tour à tour le maréchal des logis, l’interprète, le guide et, lui qui semble pourtant si marqué par l’épreuve, le confesseur des dizaines, d’hommes le plus souvent, jeunes en majorité, qui font étape chez Hubert. Un caravansérail dans l’arrière-pays niçois, un repère sur la route inachevée. Un phare pour les militants du coin et une partie de la jeunesse des villages alentour en quête d’une noble figure paternelle. D’idéal.

Hubert s’assied invariablement dos à la vue, face à l’ubac. Tandis que la maisonnée bruit, ses yeux fermés, la nuque appuyée sur le haut du dossier de son fauteuil de jardin, il reste là, immobile, sans que l’on sache s’il s’isole dans le repos ou la méditation. À 19 heures précises, il se lève d’un seul coup et se dirige vers la cuisine américaine. Insensible à ses hôtes inconnus, que Saddam a déjà investis de tâches diverses, ménagères ou gastronomiques, il s’empare d’un plateau, d’un bac à glaçons, d’une variété de spiritueux et d’autant de verres qu’il y a de visiteurs. Ses faveurs vont au pastis ou au whisky, selon l’humeur et la saison.

Hubert tousse beaucoup, il a une belle voix de fumeur.

Peut-être parce que j’ai cru bon de remiser mon micro le temps de cette première visite, Hubert n’a plus ce regard de

biais qu'il posait sur moi à mon arrivée chez lui ; il oublie vite que je suis journaliste, lui qui les voit défilier nombreux depuis trois mois. Il est de ces interlocuteurs dont on pressent que le témoignage compte et qu'il ne sera partagé qu'avec le temps passé, dans une égalité de regards. Je suis d'ailleurs à peine arrivé que, déjà, nous passons à table – je ne m'y attendais pas, ce n'était pas prévu. Innocemment, le temps d'un trop long silence, je lance le sujet de l'Afghanistan, curieux de savoir comment l'artisanat d'Asie centrale s'est retrouvé accroché aux murs de son salon.

L'Afghanistan est un pays qui a le don de réunir en une communauté de souvenirs des personnes que tout oppose. Espions, hippies, diplomates, journalistes, aventuriers en tout genre, pêcheurs de truite, humanitaires ou militaires, chacun garde une trace indélébile de son passage là-bas. J'y ai été soldat. Hubert, lui, nous raconte qu'il a découvert Kaboul dans la plus stricte tradition routarde, alors qu'il était en chemin pour le Bangladesh, au début des années 1970, peu de temps après la guerre civile qui se solda par le décompte de millions de victimes et la partition du Pakistan. *The Concert For Bangladesh*, le premier concert de charité de l'histoire du rock, organisé à l'initiative de George Harrison et de Ravi Shankar, avait largement motivé son départ. Sans argent, il était parti en tant que volontaire de l'« appel aux communes de France » de l'Abbé Pierre, qui exhortait chacune d'elles à se jumeler avec une commune de l'ancien Pakistan oriental. Époque pas si lointaine, et pourtant révolue, où le désir d'un monde meilleur prenait d'abord la forme du pèlerinage.

Il était resté plusieurs jours à Kaboul, avant de s'envoler en Caravelle vers Delhi, son baptême de l'air. Il y retourna trente ans plus tard, en tant qu'humanitaire cette fois, après la déroute des Talibans. Ses lunettes ovales qu'il perd tout le temps, il les a achetées à Peshawar pour quelques roupies

pakistanaïses. Lui-même a quelque chose de là-bas, un corps sec, presque le cuir sur les os, le visage ridé, la pomme d'Adam saillante sous sa gorge à la peau devenue lâche.

Comme quiconque ayant connu l'Afghanistan, Hubert est intarissable dans l'évocation de ses souvenirs. Nous l'écou- tons tous en silence. Même ceux de ses visiteurs qui ne comprennent pas le français, voûtés au dessus de leurs assiettes, relèvent la tête à chacune de ses envolées, dont le sens leur échappe. Saddam, qui est francophone, se tait lui aussi. Seul orateur, assis en bout de table, on prendrait Hubert pour un gourou, s'il n'interrompait pas à intervalles réguliers ses logorrhées, pour aller chercher le sel en cuisine ou s'enquérir de la qualité du dîner auprès de ses hôtes, peu habitués à de telles attentions.

En fait de reportage, je me retrouve l'invité d'un repas ami- cal. Il s'en dégage une flamme que la verve d'Hubert n'est pas seule à attiser. La présence tout autour de la table d'indi- vidus à l'apparence banale, mais dont l'existence récente a été marquée par le péril et l'aventure, donne un supplément d'âme à la réunion. Ce sont des réfugiés, Soudanais, Afghans, Érythréens, tombés là grâce au bouche-à-oreille ou emmenés par des militants pour l'abolition des frontières. Hubert les accueille tous, sans discernement. L'isolement du chalet, à flanc de gorges et entouré de bois dans la nuit noire, renforce l'impression que j'ai de me trouver dans un repaire tel qu'il devait en exister autrefois, en des temps plus sombres. Plus qu'un beau sujet de documentaire, j'ai trouvé un refuge. J'y ai même ma chambre.

2

Mardi 29 septembre 2015, poste-frontière de Saint-Ludovic, Menton

Je suis arrivé de Paris le lundi 28 septembre, au volant de ma vieille Mercedes blanche. J'ai pour projet de réaliser une série d'enquêtes sur les réfugiés bloqués à la frontière franco-italienne des Alpes-Maritimes. Sans en être spécialiste, je travaille sur cette question depuis des années : du camp de Sangatte aux Palestiniens du Liban, de Syrie, de Jordanie ou de Cisjordanie, en passant par la révolution libyenne, dramatique pour les réfugiés subsahariens qui y vivaient ou y étaient en transit, et, plus récemment, par Paris où les campements sauvages ont fleuri ces derniers mois.

C'est ici, au niveau de Menton-Vintimille, que passent la plupart des voyageurs venus de Libye et arrivés en Italie par la mer, et qui poursuivent leur périple vers l'Europe du Nord. Il y a trois mois, la France a invoqué un obscur traité¹ signé

1. L'accord de Chambéry, signé le 3 octobre 1997, régit la coopération policière et douanière entre la France et l'Italie.

avec l'Italie et activé une clause de l'accord de Schengen qui autorise le contrôle de ses frontières pour interdire la venue des réfugiés sur son territoire. En signe de protestation, et par désespoir, les réfugiés se sont installés sur les rochers du bord de mer, au niveau du poste de douane : leurs tentes et couvertures de survie sur fond de Méditerranée ont été immortalisées par les télévisions du monde entier. Depuis, on n'en parle plus.

Pendant ce temps, seuls ou aidés de passeurs, ils tentent de contourner l'obstacle par tous les moyens : le train, les tunnels de la route européenne 74, les coffres de voitures et, comme je l'ai lu dans la presse, ils font revivre quelques-uns des vieux passages utilisés naguère par les contrebandiers, les premiers migrants économiques italiens, les réfugiés juifs et antifascistes de l'entre-deux-guerres. Plus récemment, par les réfugiés maghrébins des printemps arabo-musulmans. Ces voies de passage me fascinent parce qu'elles sont de toute éternité. Une histoire de fuite et d'espoir, toujours. Des milliers de personnes les ont empruntées et les emprunteront encore. J'ai emporté avec moi mon matériel de randonnée pour les reconnaître. J'ignore ce que je vais y trouver. C'est égal. J'aime endurer, tenter d'embrasser les destinées pour mieux comprendre.

Le meilleur connaisseur et propagandiste de ces sentiers oubliés est italien. Je l'avais vu dans un reportage d'une chaîne d'information en continu et n'ai eu aucun mal à le contacter. Enzo Barnabà, historien, est du genre à s'offusquer qu'un journaliste ne le sollicite pas pour évoquer la frontière, sa passion. À mon deuxième coup de fil, il rapplique au poste de douane dans sa Golf décapotable, son VTT arrimé sur le siège arrière, aux côtés de sa rabane et d'une serviette de plage. Il a le front haut, tanné par le soleil de ses bains

quotidiens, les cheveux clairsemés et la barbe blancs, une chemise ouverte jusqu'à un sternum poilu, tous les atours du retraité heureux de la Riviera.

Le poste de Saint-Ludovic où nous nous sommes donné rendez-vous est situé en bord de mer, juste en dessous de celui du Pont-Saint-Louis, immortalisé par Bourvil, au volant d'une Cadillac, dans *Le Corniaud* de Gérard Oury. Le tout est dominé par la falaise du Pas de la Mort, première éminence de la chaîne des Alpes. C'est un rocher de carbonate au blanc caractéristique des reliefs de la côte méditerranéenne. Il surplombe la frontière dite du Pont-Saint-Louis par un à-pic de plusieurs dizaines de mètres de hauteur, lui-même dominé par la cime de la Girarde. Enzo est un spécialiste du Pas de la Mort : il vit dans son voisinage immédiat et m'invite à le suivre en voiture. Pour éviter un long détour côté italien, où nous nous trouvons, nous passons en France par Saint-Ludovic et longeons la mer pendant quelques centaines de mètres avant de reprendre la direction de l'Italie par une route à flanc de montagne, de passer à nouveau la frontière au Pont-Saint-Louis et de parvenir, un ou deux kilomètres plus loin, au détour d'une bifurcation en épingle, jusque chez lui. Journaliste indépendant, j'ai le temps pour moi et je privilégie l'accueil chez l'habitant aux nuits d'hôtel. Hier, j'ai passé la nuit chez Hubert ; aujourd'hui, Enzo me propose spontanément le gîte et le couvert. Cette fois, je dormirai en Italie.

Enzo vit à Grimaldi Superiore que l'on pourrait traduire par Grimaldi-le-Haut, un hameau-promontoire adossé à la frontière, avec vue sur la mer. Garées les voitures, posées mes affaires dans un coin de son salon, pris le café sur son toit-terrasse, nous partons à pied à travers les jardins du village. Rendus à son extrémité occidentale, nous descendons

dans un vallon traversé par les quatre voies de l'autoroute. Il débouche de part et d'autre sur des tunnels creusés dans la montagne d'où s'échappe l'écho continu du trafic. Plus en amont, presque au niveau du thalweg, gisent les ruines du hameau de Case Gina, abandonné par ses habitants depuis les bombardements alliés de l'automne 1944.

Passé les ronces et des escaliers au carrelage brisé, Enzo nous fait pénétrer dans une pièce jonchée de parpaings, de boîtes de conserve et de fichus aux couleurs fanées. Les murs sont constellés de graffitis, slogans, additions d'initiales sur cœurs fléchés mêlés aux dates et prénoms des voyageurs clandestins en route vers la France. Une inscription, plus visible que les autres, attire mon regard : 3 octobre 2013. Ce jour est connu de tous les Érythréens : c'est celui de la mort de trois cent soixante-six des leurs, ainsi que de Somaliens, dans le naufrage de leur bateau à quelques encablures de l'île italienne de Lampedusa. Case Gina, ultime étape où l'on attend la nuit noire pour le dernier passage.

Dans un coin, une vieille cuisinière rappelle le caractère familial de l'entreprise : la mère se chargeait de nourrir les voyageurs, avant que le père et ses aînés ne les guident jusqu'en France. Certains vêtements paraissent avoir été abandonnés récemment – les réfugiés en revêtent de plus chics, de plus propres, et espèrent passer inaperçus une fois dans les rues de Menton. À la cave, laissée côte à côte sur le rebord d'un soupirail, comme rangée, une paire de sandalettes en plastique bleu de taille enfant. Abandonnés, aussi, les sacs de couchage, savons et autres objets inutiles pour s'alléger dans l'ascension du Pas de la Mort. Pourtant, Enzo prétend que cette voie de passage est devenue marginale depuis l'entrée en vigueur, en 1995, de la convention d'application de l'accord de Schengen qui a aboli les frontières au sein de l'Union européenne.

Cette voie, Enzo et ses amis randonneurs l'ont balisée de rubans de plastique barrés de rouge et de blanc, ceux-là mêmes qui interdisent l'accès aux chantiers, ou aux scènes de crime. Il a toujours nié les allégations des journalistes qu'il a emmenés le long de ce chemin, selon lesquelles il avait fait cela afin d'éviter que les voyageurs clandestins ne se perdent. Je voulais lui faire cracher le morceau pour donner plus de force à mon reportage et, toujours, il m'a rétorqué que seule sa passion pour la randonnée l'animait dans cette démarche.

Francesco, l'anomique du village, dont la maison jouxte le lit du torrent Saint-Louis, pense, ou presque, comme la presse : il s'escrime à arracher chacun des rubans qui mènent au Pas de la Mort, jaloux du territoire qui entoure sa chaumière isolée où il vit reclus. Je le rencontre plus tard, au hasard d'une rue proche de chez Enzo. Il ne veut pas « jouer dans mon film », moi qui ne fais que de la radio. Dommage, il semble tout droit sorti d'*Amarcord* de Fellini. Le sourire allégé d'une incisive, ses bajoues constellées de poils drus, éparses et grisonnants, vibrent de toute part quand je lui demande s'il a observé ces derniers mois une plus importante fréquentation du Pas de la Mort. Je ne comprends rien à sa réponse, aussi brève qu'animée. C'est que Francesco se méfie des projecteurs, il est connu dans le village pour avoir cambriolé la demeure d'Aldo Bonassoli, inventeur de la machine permettant la détection de nappes phréatiques, qui allait conduire à l'affaire dite des avions renifleurs¹. Ce

1. L'affaire des avions renifleurs est affaire politico-financière qui se déroula entre 1975 et 1979, et déboucha sur un scandale en 1983. Deux inventeurs, Aldo Bonassoli et Alain de Villegas, affirmèrent avoir conçu une machine permettant de repérer les gisements de pétrole. Elf Aquitaine, entreprise publique à l'époque, est naturellement intéressée par le projet, et l'État investit dans son développement.